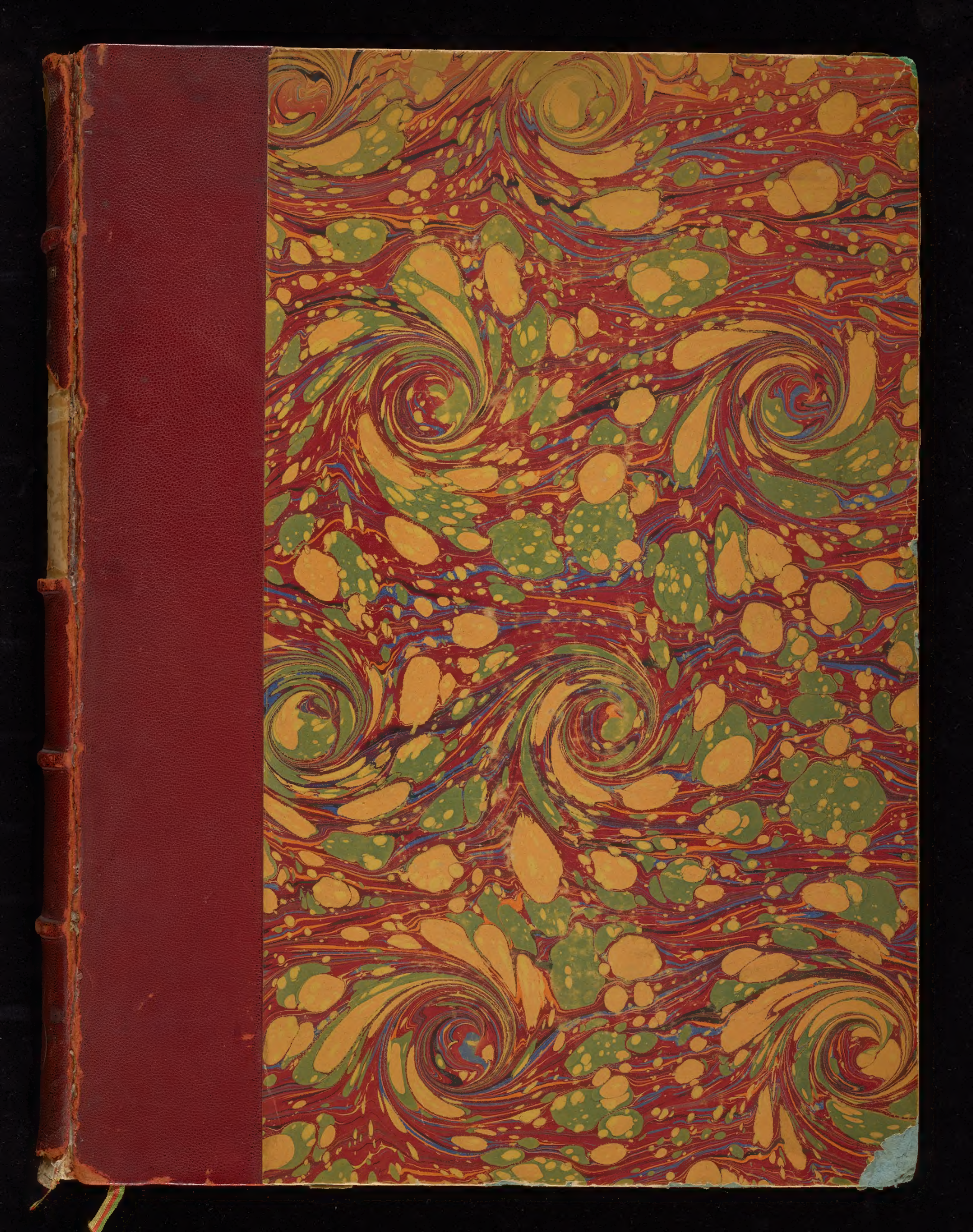
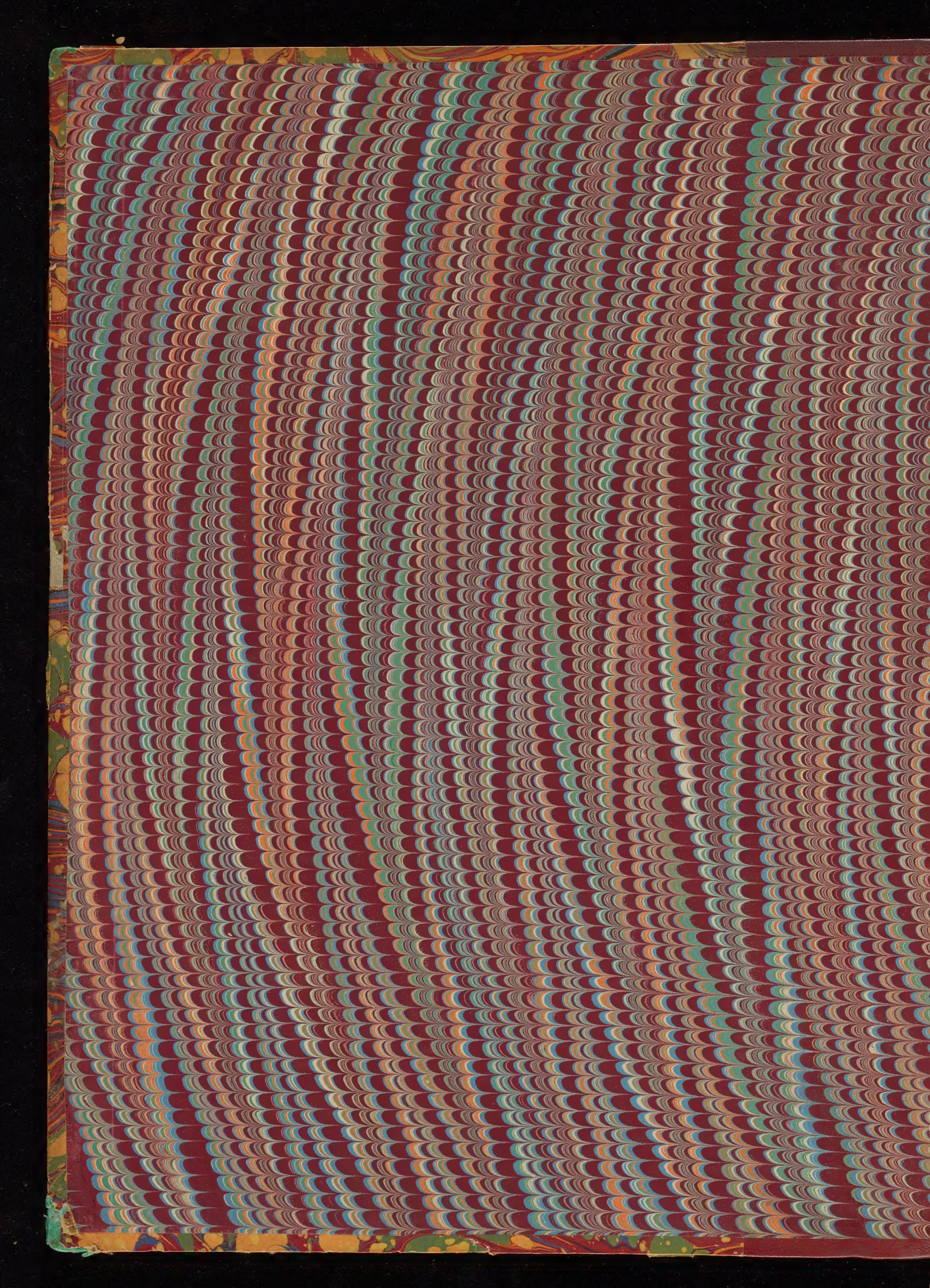
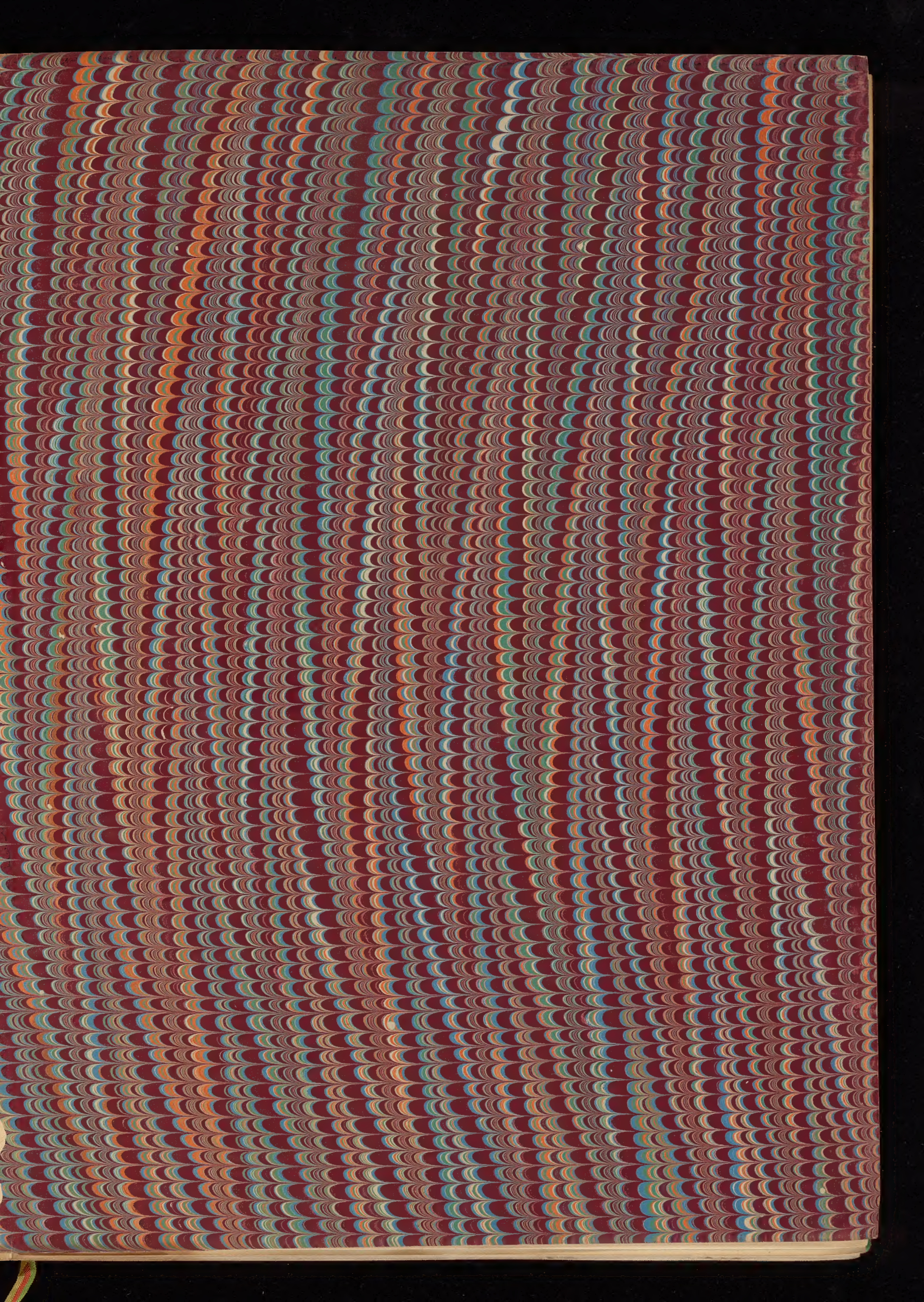
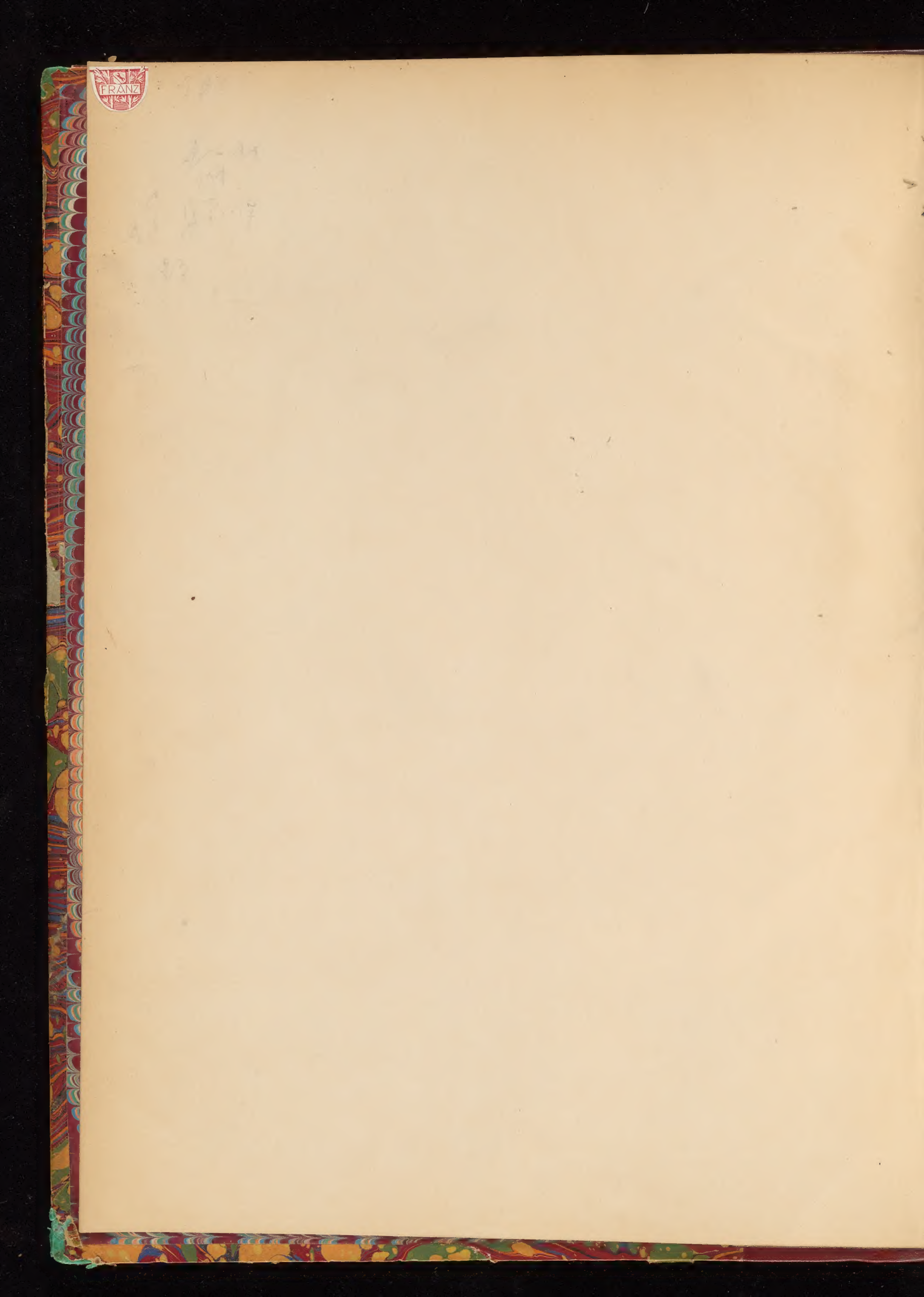







FRANZ



L'ŒUVRE

DU

PINTURICCHIO

Les grands Maîtres de la Renaissance

L'Œuvre

DU

PINTURICCHIO

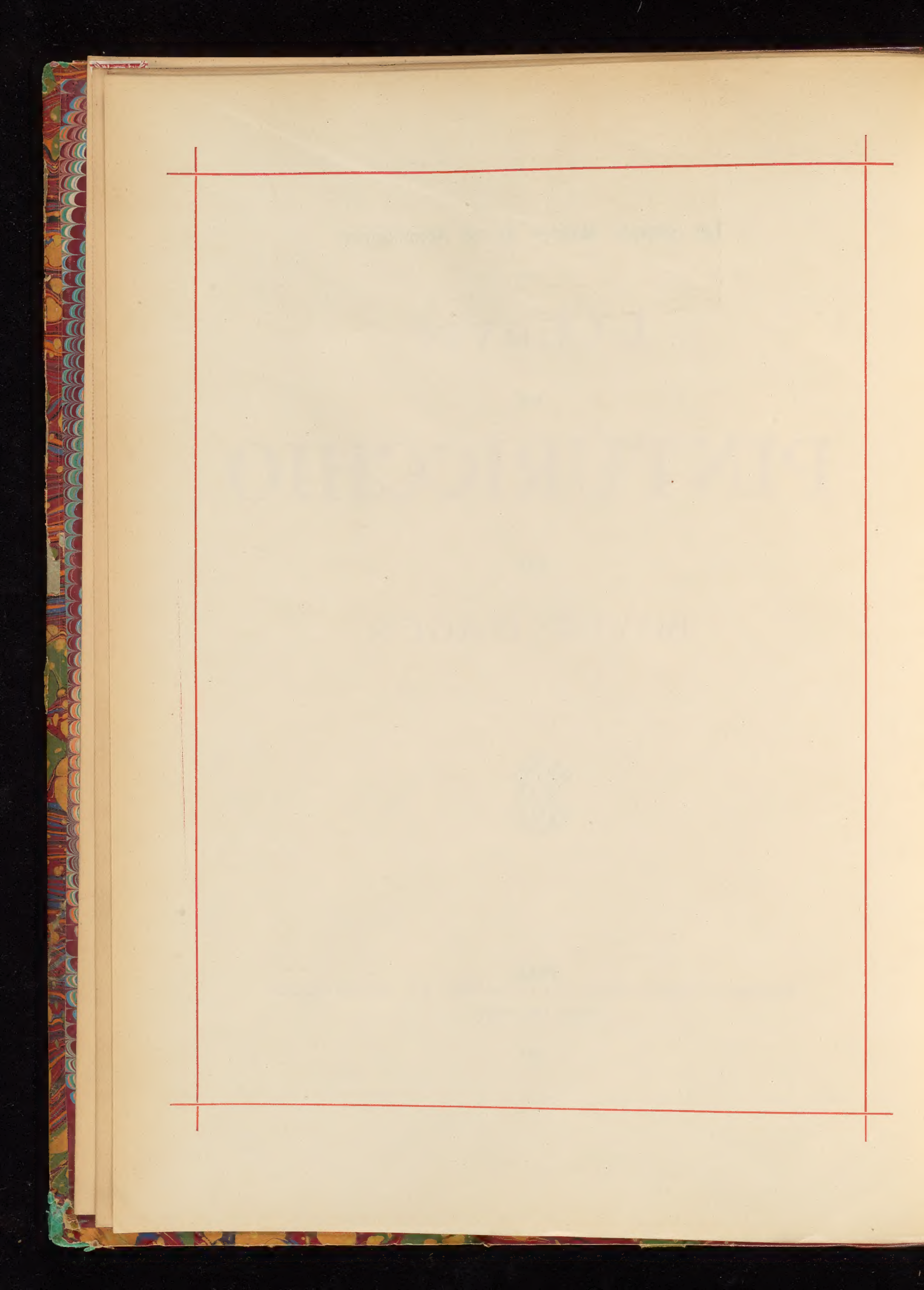
PAR

BOYER D'AGEN



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN

1903



L'ŒUVRE

DU

PINTURICCHIO

À

S. S.

LÉON XIII

P. P.

Très-Saint Père,

Quand, au soir d'une vie si pleine de grandes œuvres qui iront chercher la mémoire de leur gestateur au-delà de la tombe, Votre magnificence se plut à réaliser aussi une bonne œuvre qui rendrait enfin justice à un disgracié de l'Histoire et unirait du même coup, avec les chaînes d'or de l'immortalité, le nom d'un Pape protecteur des Beaux-Arts au nom d'un peintre ressuscité tout-à-coup dans les Chambres Vaticanes, l'Europe intellectuelle tressaillit d'une émotion qu'elle n'avait pas ressentie depuis les jours de Jules II et de Léon X, Vos glorieux prédécesseurs sur le siège de Pierre. Rivalisant de gloire avec ces magnifiques protecteurs des Beaux-Arts, Votre bienfaisance n'eut de repos que quand elle eut associé le nom des Borgia à celui des La Rovère et des Médicis, en joignant le nom du Pinturicchio

à celui de Raphaël et de Michel-Ange. Et il arriva que, par un retour équitable des choses, le nom du fastueux initiateur de la Renaissance, Alexandre VI, devint inséparable de celui du noble restaurateur de cette même Renaissance, Léon XIII, sur les lèvres reconnaissantes d'un monde d'artistes, émus par une telle audace en un tel siècle, et par une telle munificence en une telle pauvreté.

En ouvrant les Chambres Borgia à l'admiration du monde, Votre Sainteté voulut, sans doute, rester fidèle aux traditions séculaires de l'Eglise dont les Papes revendiquèrent à tous les âges de leur histoire la protection des Beaux-Arts ; semblables à ces divins amateurs de l'idéal antique qui symbolisèrent, avec l'aigle de Ganymède ou le char du Prophète, avec l'aile de plumes essorantes ou de feu dévorateur, cet essor éternel de la mortelle humanité vers les sphères supérieures où l'immortalité lui est promise. « L'Art, proclamait Votre parole en cette inauguration, est lié au Christianisme par des liens indissolubles, ayant trouvé avec la » foi de nouvelles inspirations dans l'Eglise, et chez les Papes une tutelle généreuse. » Folle est la pensée de croire que les libres élans du génie s'accordent mal avec » l'immutabilité du dogme. Le Vatican suffit à prouver la réalisation du mariage » merveilleux qu'y a contracté la Beauté vraie avec la véritable Religion. » Le fils obscur qui rappelle aujourd'hui au patriarche son père ces paroles sacramentelles, prononcées alors avec une ardeur que la faible plume ne saurait décrire, se souvient qu'en sortant des Chambres Borgia où le Pinturicchio était ressuscité sur l'ordre d'un ami de cet autre Lazare, on passait par les Loges de Raphaël. La fresque des *Fiançailles de Jacob et de Rebecca* y semblait prendre des vigueurs renouvelées des anciens printemps, et tressaillir d'une nouvelle vie oubliée dans ce vieux Vatican que transformait tout-à-coup un de ses plus vieux Papes, en une école de jeunesse où la resplendissante Foi prenant l'Art dégénéré par la main, comme une sœur ou une épouse, lui promettait, dans les jardins de l'idéal, d'inénarrables promenades.

Pourtant, un autre sentiment, bien digne de Votre vieux cœur d'évêque de l'inoubliable Pérouse, votre première épouse, semblait avoir inspiré à Votre âme cette réparation équitable d'un Pape, envers un peintre qu'un autre Pape avait inconsciemment fait victime des injustices de sa propre histoire ; comme si les Erynnies antiques, vouant au malheur tout ce qui fit la gloire d'une autre grande famille, avaient voulu reconstituer avec la vieille maison des Borgia, le drame atroce d'une Orestiade chrétienne. La douce patrie des peintres ombriens Vous avait appris à aimer, de préférence à tous les autres, un de ses maîtres le plus fécond en travaux innombrables et le plus élégant en formes précieuses ; ce Pinturicchio prestigieux qui, disparaissant à la 59e année de sa vie trop brève, laissait assez d'œuvres pour en remplir son siècle qui les salua, et les suivants qui les découvriraient à la longue. De toutes les écoles de peinture qui ont fait l'honneur impérissable de l'Italie, au XVe siècle surtout et en moins de temps qu'il n'en faut à une seule génération d'hommes pour conquérir la gloire des autres siècles passés et à venir qui ne referont plus cette conquête de miracle, l'école de Pérouse n'est-elle pas celle de la grâce

faite homme ou femme ? Quelle immortalité vaut celle de la fleur sitôt flétrie, c'est vrai, mais dont le souvenir est aussi éternel que celui de son Créateur dont elle semble refléter un instant la beauté. Le miracle est toujours rapide, et Dieu n'apparaît qu'un instant à Moïse, dans le « buisson ardent » ; mais c'est un instant que les siècles postérieurs perpétuent, en le remémorant.

Le monde de l'avenir vivra longtemps de cette génération de génies qui peupla tout-à-coup l'Italie du XVe siècle, comme si c'était le propre des génies de vivre vite, ou la manière de Dieu de ne se révéler qu'en passant. Et voyez comme, sur presque tous les points de cette étonnante Italie d'alors, la Renaissance enfanta soudain, — le temps d'une vie d'homme seulement, — ces maîtres prodigieux que les siècles précédents n'avaient point connus et que ne reverraient pas de longtemps les siècles à venir. Comme si l'Église, leur commune mère et nourrice, s'était promis à heure fixe ce miracle des arts, les maîtres de cette Renaissance admirable se levèrent, au même signal, de partout. A Florence, Brunnelleschi (1377-1446) avait à peine lancé dans les airs sa coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs que le ciel envie depuis à la terre, et Ghiberti (1381-1455) avait à peine aussi rivé au baptistère de Saint-Jean ses portes que les anges auraient voulu fixer au seuil du Paradis, qu'apparaissaient, comme des roses dans la cité des lys, l'Angelico (1387-1455), Filippo Lippi (1412-1462), Benozzo Gozzoli (1424-1485), Andrea del Verrocchio (1432-1488), Sandro Botticelli (1447-1515), Domenico Ghirlandajo (1449-1498), Michel-Ange (1475-1564). Et autour de Pérouse, pour ne citer que deux écoles parmi tant d'autres, c'était aussi l'heure de voir venir, comme des fleurs pleines de grâce parmi les autres gloires plus fastueuses du jardin des arts, le Pérugin (1446-1524), Luca Signorelli (1441-1524), le Pinturicchio (1454-1513) et Raphaël (1483-1520). D'autres Ombriens avaient précédé ces derniers, et la douce fleur n'avait pas couronné sa tige de grâce incomparable et d'angélique suavité avant que des pousses antérieures n'aient fait monter cette tige assez haut dans le soleil et le ciel même, pour que les anges ne la pussent cueillir sans s'abaisser. L'école Ombrienne était née en réalité avec Giotto (1276-1336), sur le tombeau même du séraphique François d'Assise ; et, fidèle à sa première origine, elle n'allait que grandir en grâce simple et en pure beauté, avec Simone Memmi (1300-1366) qui la révélerait à Sienne, avec Gentile du Fabbriano (1370-1450) qui la rapprocherait de Pérouse, et avec Niccolò Alunno, Fiorenzo di Lorenzo et Benedetto Buonfiglio, si rapprochés du Pérugin et du Pinturicchio que quelques-uns veulent que ces derniers aient appris leur art de ces maîtres qu'ils surpassèrent, d'ailleurs.

Quand l'école Ombrienne eut porté sa fleur de grâce mystique à son plus admirable épanouissement, — avec le Pérugin, le Pinturicchio et Raphaël, — elle était restée si naïve et si pure qu'elle semblait appartenir encore à l'âge miraculeux où la légende du *Poverello* d'Assise fit descendre sur terre, pour l'y admirer, les anges servant de modèles aux peintres qui les reproduisaient dans leurs tableaux. Ces trois maîtres, également fidèles au passé dont ils héritèrent la grâce, se conten-

tèrent d'y ajouter leur contingent personnel qui, selon leur âge différent et leur tempérament divers aussi, se répartit de la sorte. Le Pérugin, ami des anges, continua simplement à les peindre et à ajouter un chef-d'œuvre à l'autre, jusqu'à la 78me année de sa vie d'adorant primitif. Le Pinturicchio, ami des anges et des hommes, ramena le rêve des uns à la réalité des autres et se fit pardonner le naturalisme de ses portraits vivants par une élégance de formes si parfaite, qu'elle était encore une prière à la beauté. Et Raphaël, élève du Pérugin et ami du Pinturicchio, ayant appris à *adorer* comme son maître et à *réaliser* comme son ami, s'assit entre les deux ailes de ces génies qui soutenaient le sien et, nouveau Ganymède d'un Dieu qui lui révélerait la perfection même, il s'éleva si haut dans l'harmonie de la création, que l'idéal de l'art lui découvrit tous ses secrets et que, sur son tombeau où il alla se reposer à l'âge où les autres commencent à produire leurs œuvres, le cardinal Bembo put écrire que, là, gisait « ce Raphaël qui fit craindre, vivant, d'avoir vaincu la Nature et, mort, de l'avoir éteinte. » Avec cette harmonieuse trilogie de génies se complétant l'un l'autre, l'école Ombrienne avait atteint au plus haut de ses montagnes et de son ciel adorablement bleus. Après le Pérugin, le Pinturicchio et Raphaël, elle ne pouvait plus que planer ou déchoir.

Trente-deux ans relégué par les desseins inscrutables de Dieu sur ces mêmes hauteurs de Pérouse où trois génies prirent, un jour, leur vol pour descendre à Rome et dans la maison même des papes, le cardinal Joachim Pecci profita de la haute quiétude des vastes salles de son palais épiscopal pour élever aussi son âme à la contemplation d'un art si pur dont l'école Ombrienne avait partout, autour de cet évêque méditatif, prodigué les modèles. Je me souviens, pour ma part, avec ravissement, du jour où, pour la première fois, je fus introduit à l'évêché de Pérouse. Dès le vestibule, j'admirais suspendus, en guise de tableaux, des rétables entiers de cathédrale représentant des Madones de l'an de grâce où leurs maîtres connus et inconnus les peignirent à profusion, pour l'église et le foyer, pour le palais et la mansarde, pour le salon et la rue même. Elles vous y sourient aujourd'hui encore, à chaque pas, dans leur suavité inexprimable. Et je songeais à l'éducation d'art supérieur que dut recevoir, devant de tels exemples et au cours d'une si longue et si sereine solitude, un esprit de si haute culture intellectuelle. Quand les sollicitudes du troupeau permettaient au pasteur de déposer sa houlette qui présida à un chef-d'œuvre de gouvernement épiscopal, et sa plume qui écrivit là des chefs-d'œuvre de Lettres pastorales, avec quel culte de la beauté le cardinal se plaisait à contempler autour de lui tant de tableaux qui la reproduisaient si idéalement ! Aux soirs dorés de ce printemps presqu'éternel dont est gratifiée Pérouse la sereine, quand le soleil mourant enveloppait de son linceul de pourpre les profondes oliveraies de l'Ombrie et cette lointaine topaze du Trasimène dont l'astre monarque fait le joyau ardent de sa couronne, le cardinal solitaire évoquait le souvenir de ces autres soleils de gloire dont l'Italie de la Renaissance rayonna sur le monde étonné, comme en un jour le plus rapide mais le plus beau dont

la mémoire est restée immortelle. C'était Venise la magicienne avec ses Bellini (1497-1507) et ses Titien (1477-1575), les patriarches presque séculaires d'une peinture qui ne voulait jamais mourir. C'était Milan la policée avec son Vinci (1452-1519) dont la savante maestria suffirait à glorifier toute seule une école. C'était la virgilienne Mantoue, avec son pastoral et épique Mantegna (1431-1524). C'était la seigneuriale Modène, avec son Corrège éblouissant (1496-1534). Mais c'était surtout l'adorante et naïve Pérouse, avec son groupe de peintres religieux. L'honneur de les avoir réunis autour de leur commun berceau semblait dû à un autre patriarche des arts, ce bon Piero della Francesca qui, au déclin d'une vie presque séculaire (1400-1494), ne voulut de soleil que celui de sa douce patrie, pour ses yeux fatigués qui ne le voyaient déjà plus. Mais cet Homère de la peinture avait assez vécu dans Pérouse pour voir, groupés autour de lui, Signorelli de Cortone, Vannucci de Città della Pieve, et ce vrai Pérousien de Pérouse dont la petite taille qui grandirait, certes, le faisait appeler le « petit peintre » le *Pinturicchio !*

Celui-ci surtout serait fidèle à sa terre natale, et le serment qu'en Annibal nouveau il avait juré à la beauté pure et simple de sa mère, ce fils de paysans le tiendrait dans le palais des papes et des princes qui l'appelaient de toute part. Dédaignant tout ce qui n'était pas son originale patrie, Florence et ses richesses, Venise et ses voluptés, l'Espagne et son Nouveau Monde, la France et ses nouvelles conquêtes, le Pinturicchio borna ses rêves de fortune à l'horizon du territoire des Papes dont cet Ombrien voulut rester le fidèle sujet. — Né en 1454, du pauvre Betti, derrière la Porte Sant'Angelo, il ne quitte qu'en 1482 Pérouse et l'atelier de Buonfiglio pour accompagner le Pérugin à la Sixtine, en qualité d'aide-peintre. Il ne se décide à marcher seul qu'en 1492, quand il va à la cathédrale d'Orvieto, rejoindre Signorelli qu'il avait déjà fréquenté à la Sixtine de Rome et qui s'immortalisait, depuis, au *Duomo*, avec un commentaire troublant de la *Divine Comédie.* Troublé aussi par une œuvre qui n'en permet pas d'autre à côté d'elle, le Pinturicchio trace à peine sur ces murs redoutables une de ces *Annonciations* dont ce paysan sublime a le secret, et il redescend à Rome chercher un champ plus libre, pour ses personnelles victoires. — A *Santa Maria del Popolo*, les Cibo et les La Rovère le lui ouvrent dans leurs chapelles familiales et à la voûte même de cette église, où un *Couronnement de la Vierge* est le premier baldaquin d'honneur qu'il déploie élégamment sur sa tête d'artiste désigné à de plus nobles ouvrages.— Ami du faste, dès qu'il l'a vu chez les grands de ce monde, il trouve auprès d'Alexandre VI son opulent Mécène qui lui livre, en 1494, son appartement pontifical à revêtir tout entier de peintures dans cette même année. Avait-il fallu plus de douze mois, pour livrer à Sixte IV toutes les peintures de la Sixtine, auxquelles le Pinturicchio avait aidé le Pérugin, en compagnie de Signorelli, de Botticelli, de Ghirlandaio, de Cosimo Roselli et de Bartolommeo della Gatta ? — Et depuis, n'avait-il pas peint, à lui seul, le Belvédère du Vatican pour Innocent VIII, et le château Saint-Ange pour les Borgia ? — En 1495, les Orvietains le réclament pour l'exécution de son contrat antécédent; et l'artiste vaque, jusqu'en 1497, à de petits travaux de chevalet bien dignes d'illustrer, à eux seuls,

d'autres carrières. Mais le Pinturicchio ne veut remplir la sienne que d'œuvres capables de le proclamer l'Hercule ou le Protée des peintres. — En 1497, il est de retour à Rome, pour terminer l'appartement Borgia et commencer, à l'*Ara Cœli*, les peintures de la chapelle des Bufalini. — Mais Rome a beau enchanter, par ses richesses du vieux Continent et du Nouveau-Monde découvert, ce passionné de l'élégance qui peut puiser, à pleines mains, dans les trésors du Pape Borgia réapprovisionné par l'Espagne, sa mère ; c'est la douce patrie pérousine, aux bleus lointains si suaves, qui tient surtout le cœur de son enfant et qui contraint son peintre fidèle à lui revenir au plus vite. En 1501, il est dans la petite ville de Spello où le podestat de Pérouse, Oddi Baglioni, l'a envoyé peindre, dans la kiésolette de *Santa Maria Maggiore*, sa chapelle *gentilizia*. — Et enfin c'est, en 1502, Sienne « où le *si* sonne » si harmonieusement, qui offre, à ce rival des Memmi en grâce et à leur maître en prestance, le triomphe final de la *Libreria* à peindre et le charme attendu du foyer à construire enfin. Avec cette dernière œuvre, digne d'être comparée aux plus magistrales qu'un génie pictural puisse jamais entreprendre, le Pinturicchio avait prouvé à son siècle que, s'il s'y était rencontré des maîtres à l'esprit plus profond et à l'idéal plus sublime, aucun n'avait prêté à son art ni de plus élégantes formes ni de plus aimables beautés. Quant à la fécondité de ce prodigieux virtuose, elle fut telle qu'elle n'eut à craindre de rivales, ni en celle de Raphaël qui s'en alla si jeune, ni en celle du Pérugin qui disparut si tard. Le Pinturicchio s'arrêta, en 1513, en pleine moitié d'une vie si pleine d'œuvres dont il glorifia l'histoire magnifique des Beaux-Arts en Italie, si pleine de fidélité dont il honora indéfectiblement, du berceau à la tombe, l'histoire charmante de son adorable Pérouse.

Cette histoire inoubliable et pourtant injustement désapprise au chapitre du peintre glorieux des Borgia qui entraînèrent dans leur malédiction fatale l'artiste qui avait partagé leur dangereuse fortune, un évêque de Pérouse et un ami des Arts saurait la recueillir et la faire valoir quand sonnerait, à l'horloge de Dieu, l'heure des représailles équitables. Le Pinturicchio avait trouvé à Pérouse son ami de chevet en la personne du cardinal Pecci. Que l'histoire des destinées humaines fasse, un jour, de ce cardinal victime aussi de l'oubli, un Pontife triomphant de l'injustice pour son propre compte ; et le patient Pinturicchio aura son fastueux restaurateur en la personne du Pape Léon XIII. Avec quelle allégresse la petite école Ombrienne saluera, sous le soleil tombant du XIX[e] siècle où elle reviendra prendre sa place, l'avènement au trône pontifical de ce pape blanc qui semblera descendre d'une fresque fanée de Pérouse pour monter dans les splendeurs rutilantes de Rome. Au Vatican, à côté de ce Pape, une place d'honneur sera alors réservée à ce peintre. L'amitié des exilés n'est-elle pas la plus touchante ? Et la réhabilitation du Pinturicchio ne sera-t-elle pas la plus méritée ? En somme, le Pérugin cupide avait eu sa récompense avec l'or dont il avait fait payer ses tableaux à usure. Le passionné Raphaël avait eu la sienne avec l'amour dont il avait rempli sa vie, jusqu'à la consumer avant l'heure. Et le Pinturicchio, ce grand laborieux qui,

droit jusqu'à la chute du jour sur les sillons de l'Ombrie si abondamment ensemencée, avait subi, sans se plaindre, le déshonneur du foyer par une épouse indigne et les gémonies de l'histoire par un pape protecteur qui méritait peut-être un meilleur sort, quelle main se tendrait, à travers les âges, vers ce vainqueur vaincu et vers ce fortuné qu'avait terrassé la fortune ?

SAINT-PÈRE,

Quand vient le soir et que les gerbes sont liées, on les dresse à l'honneur du maître qui présida à la moisson. L'œuvre du Pinturicchio gisait sans gloire dans les champs oubliés de sa pauvre patrie, quand Votre magnificence a fait signe aux ouvriers qui ont assemblé les épis. Il convenait que votre regard, satisfait du travail accompli, se promenât sur l'aire pleine et que, avant que le soir tombât, le monde des Arts reconnaissant sût remercier le Pape Léon XIII d'un bienfait qui le rendra, aux yeux de l'avenir, l'égal des Borgia et des Médicis, des Sixte et des Julien de La Rovère.

BOYER D'AGEN.

Paris, Juin 1902.

MAGGIORDOMATO

Dalle Stanze al Vaticano

2 Marzo 1899

N ___

Si permette ai Sig.ri F.lli Alinari di riprodurre in fotografia le Sale Borgia sì in generale che in dettaglio. Le fotografie sudd.te sono riservate esclusivamente all'illustrazione dell'Opera del Sig. Boyer d'Agen intitolata «L'Œuvre du Pinturicchio», e i fotografi non potranno disporne a proprio favore prima del mese di giugno corr. anno.

Il presente permesso è valido fino al compimento dell'opera sud.ta e per le sole ore di apertura nei giorni di Lunedì, Mercoledì, Giovedì eccettuati i festivi.

Se poi occorresse lavorare nelle ore pom. dopo la chiusura delle dette Sale Borgia si dovrà rimunerare il Custode di guardia.

Il Maggiordomo di S.S.
Francesco della Volpe

MAJORDOMAT
des Chambres du Vatican

le 2 Mars 1899

N

Il est permis à MM. Alinari frères de reproduire en photographie les Salles Borgia, *en ensemble et en détail. Les dites photographies sont réservées exclusivement à l'illustration de l'ouvrage de M. Boyer d'Agen, intitulé* L'Œuvre du Pinturicchio ; *et les photographes ne pourront en disposer en leur faveur personnelle, avant le mois de juin de l'année courante.*

La présente permission est valable jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage susdit, et seulement pendant les heures ordinaires d'ouverture, le lundi, le mercredi et le jeudi, — les jours fériés exceptés.

S'il était nécessaire de travailler pendant les après-midi, après la fermeture desdites Salles Borgia, *il faudrait rémunérer le gardien.*

Le Majordome de Sa Sainteté,
Francesco della VOLPE.

Les tailles-douces de **l'Œuvre du Pinturicchio**
ont été gravées sur cuivre par T. Fillon
et
imprimées sur les presses de la Maison Chassepot,
d'après
les photographies des Felli Alinari,
du 11 décembre 1901 au 30 juin 1902.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

POUR

L'ŒUVRE DU PINTURICCHIO



Les gravures d'ensemble et de détail qui ne figurent pas dans la présente collection, ont déjà été publiées, en 20 tailles-douces, hors texte, dans l'**Introduction à l'Œuvre du Pinturicchio** ***(Librairie Ollendorff, 1900). Nous en faisons figurer les titres en*** **italiques** ***et sans numéros d'ordre dans cette*** **Table des Matières,** ***pour la compléter chronologiquement.***

ROME. — SANT'ONOFRIO, ETC. (1495-1497)

ROME. — APPARTEMENT BORGIA (1495-1497)

ROME. — ARA CŒLI (1497-1500)

NAPLES. MONTE OLIVETO (1500)

ROME. — SAN PIETRO IN MOTORIO (1500)

SPELLO. — SANTA MARIA MAGGIORE (1501)

SPELLO. — SANT'ANDREA (1501)

SIENNE. — LA CATHÉDRALE (1503)

SIENNE. — LA LIBRERIA (1504-1509)

ROME. — APPARTEMENT DE JULES II (?)

DIVERS (?)




A
S. S. LÉON XIII
INSTAURATEUR
DU
PINTURICCHIO



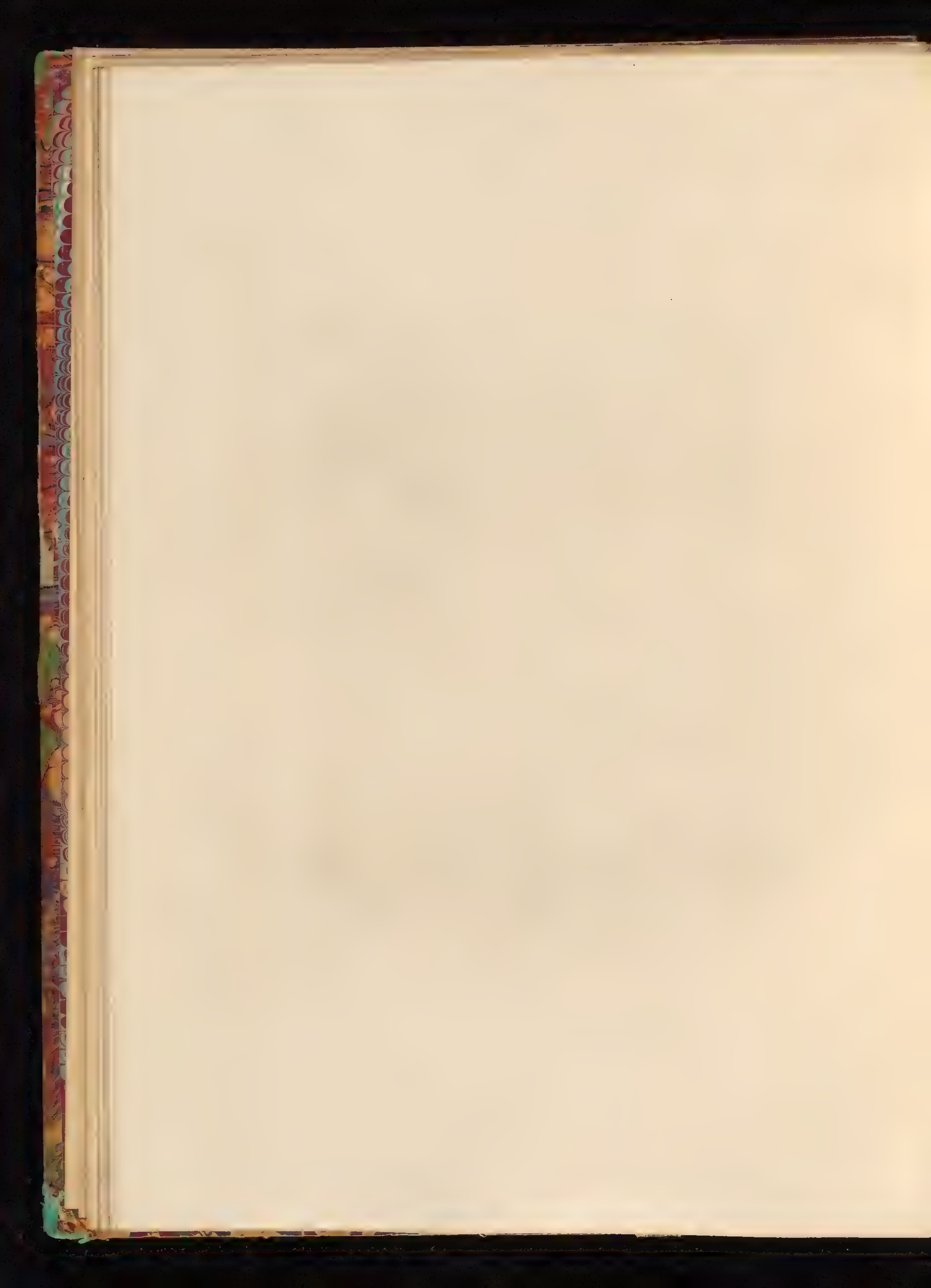






















ANNONCIATION



he
auetei
nante
loe x
enplo
mio·









LA COMPLETION DE LA VIERGE

[illegible]





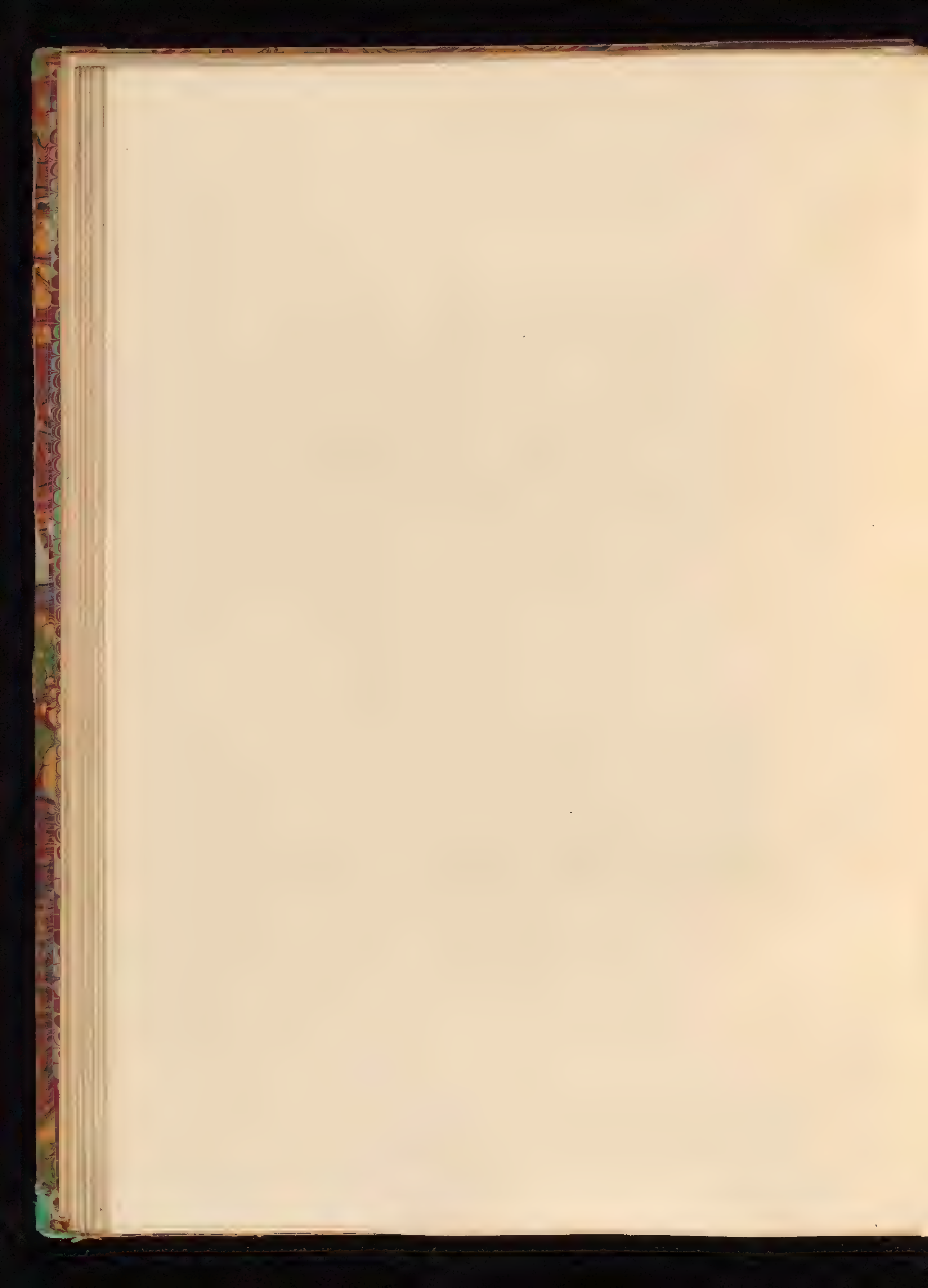






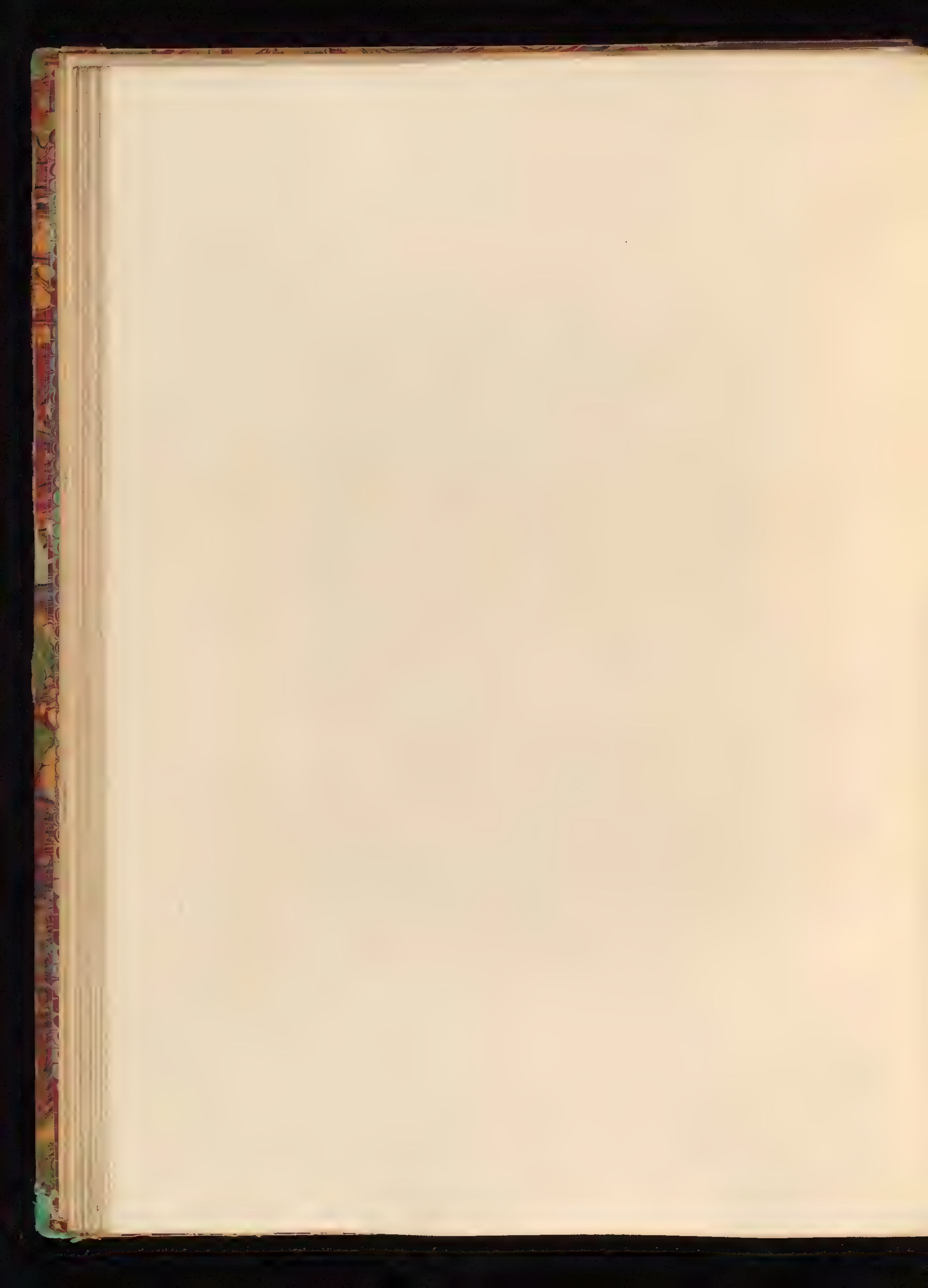
[illegible]

[illegible]













LA NATIVIT[illegible]







L'ADORATION DES MAGES



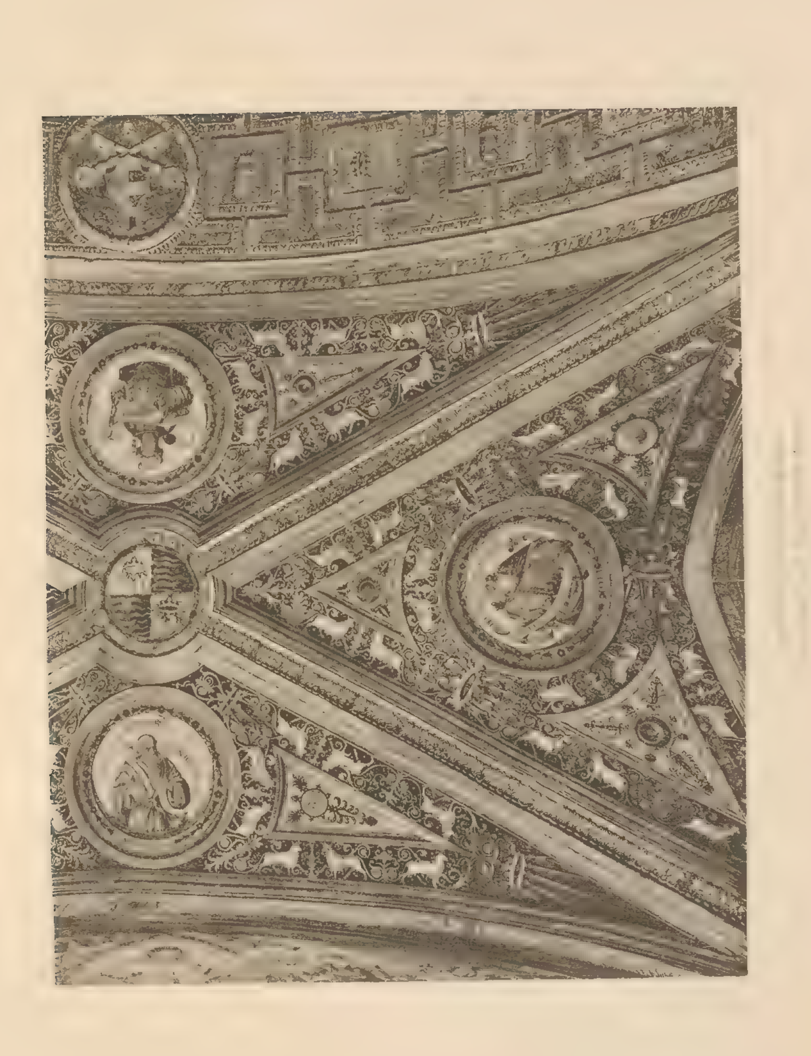


[illegible]













LA DISPUTE DE SAINTE CATHERINE (DETAIL)

Rome _ Appartement Borgia (Salle des Saints)

















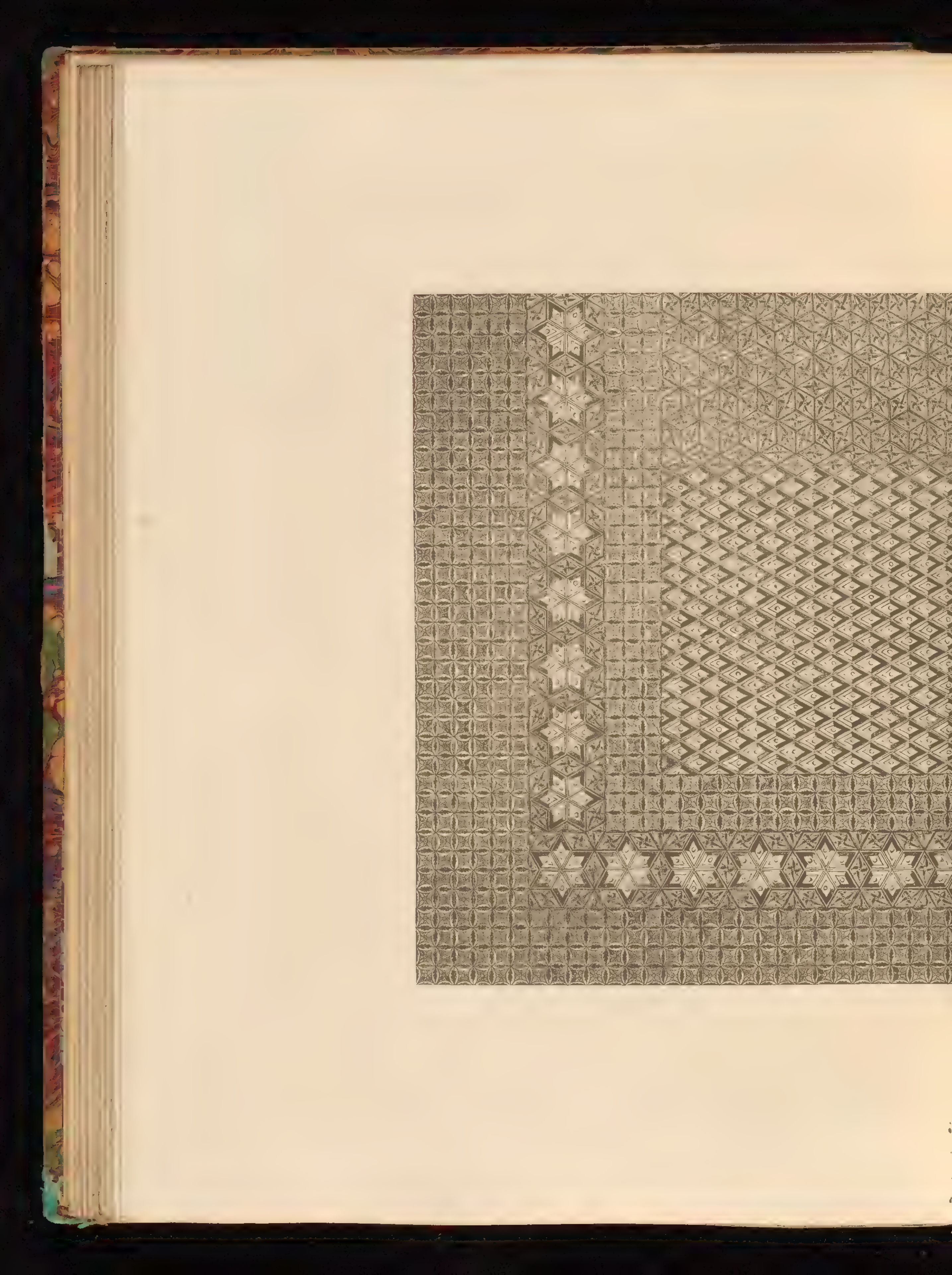


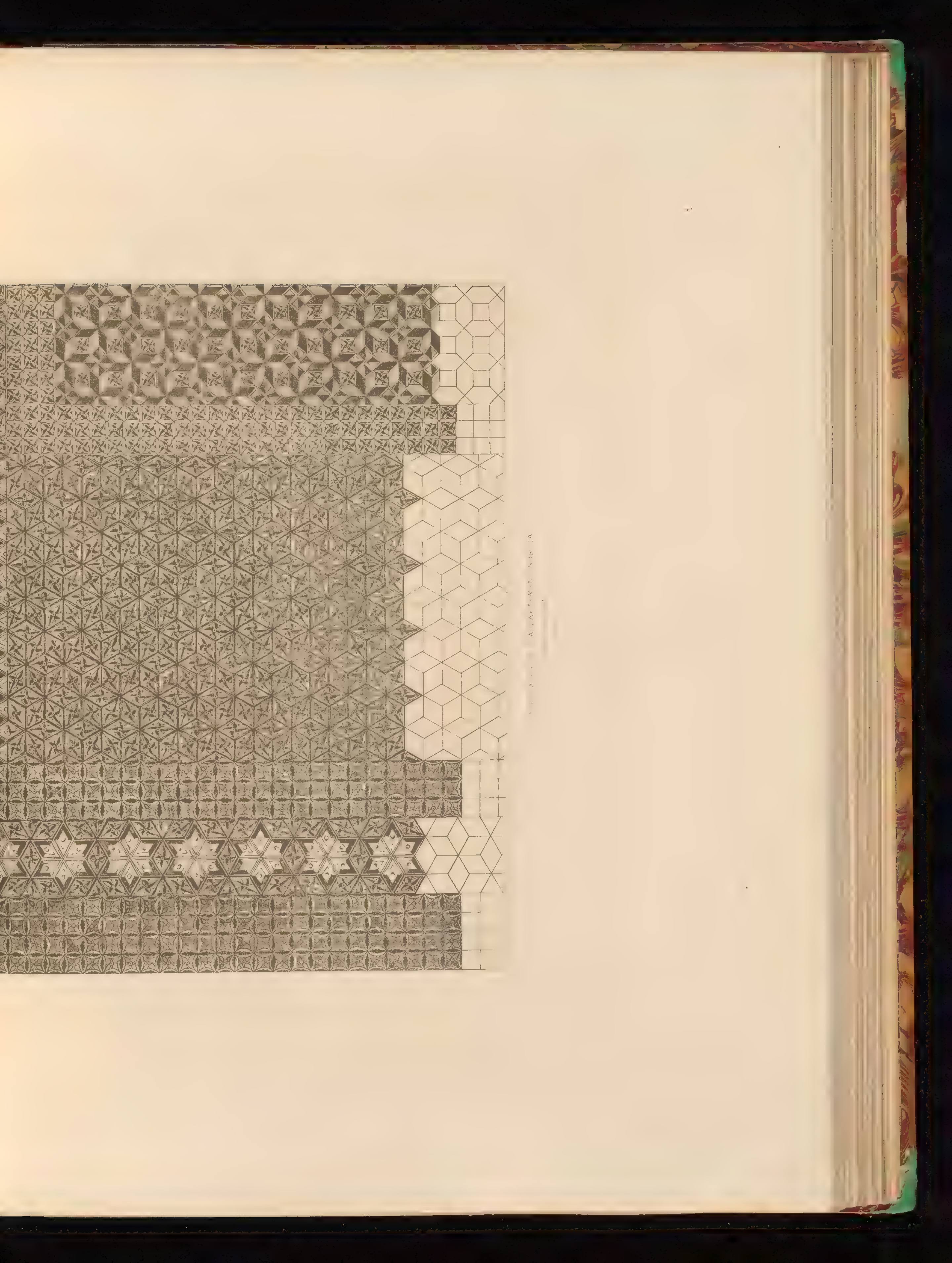


















A PHI[illegible]



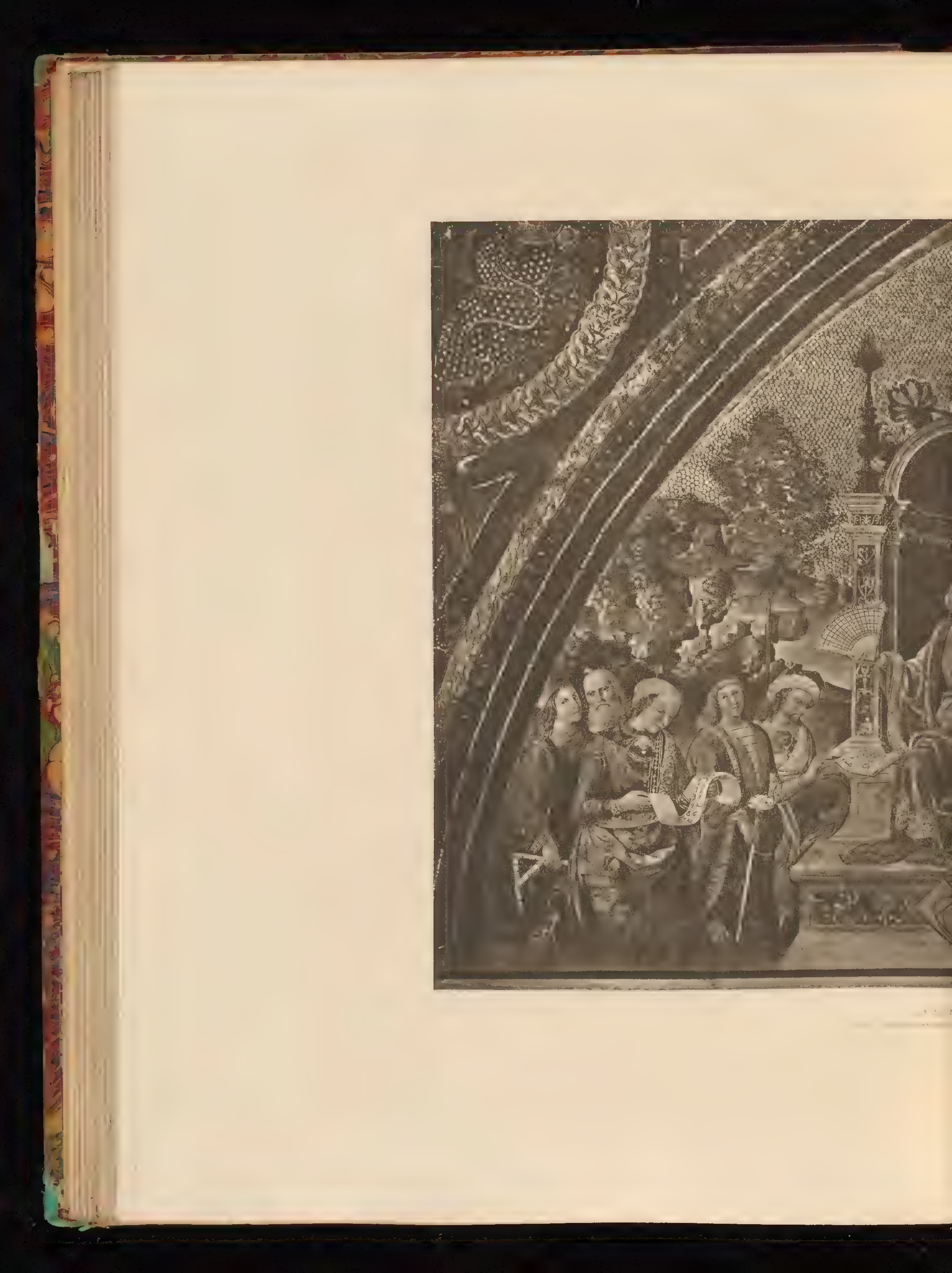





ARIDMETR





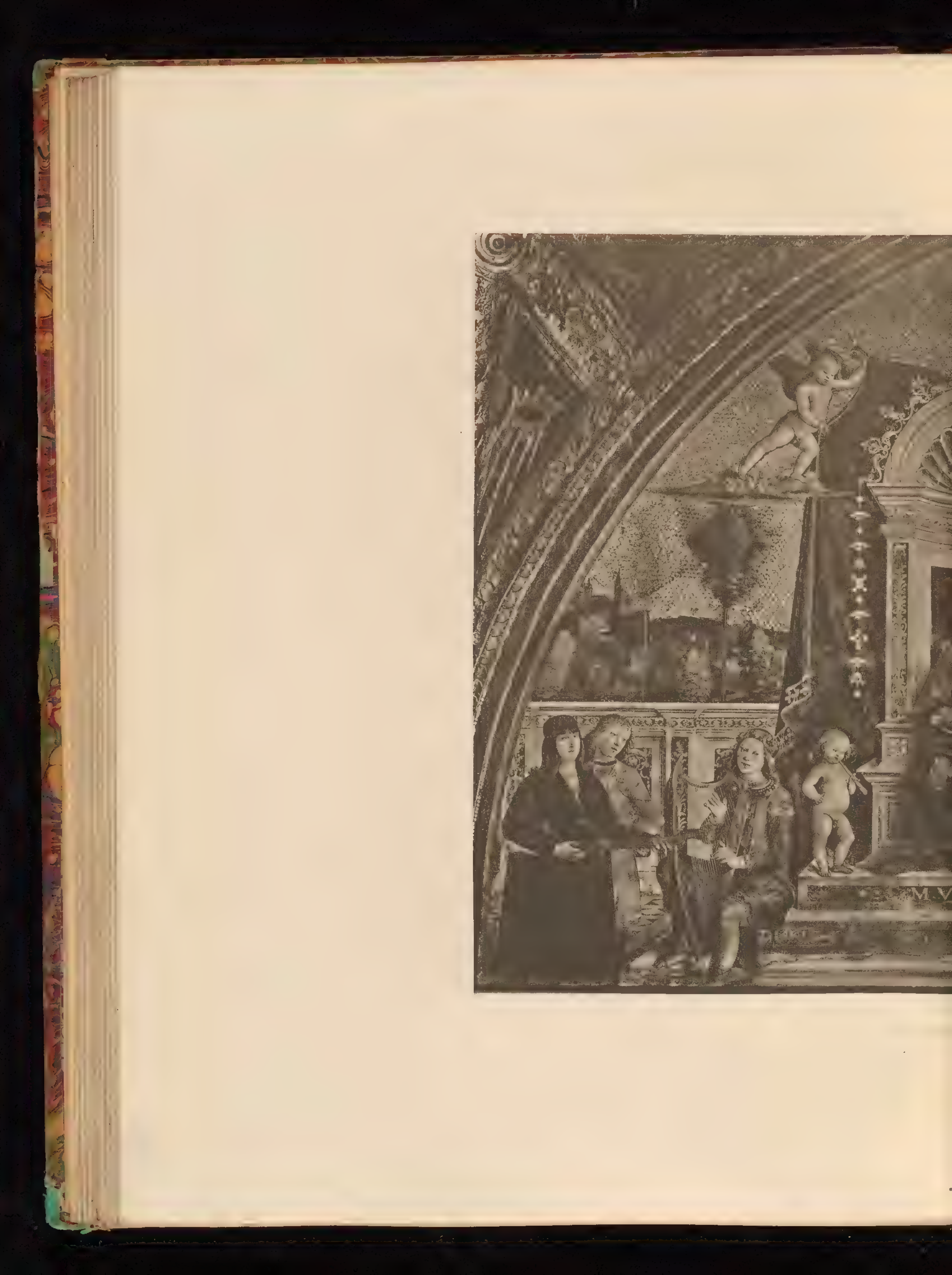














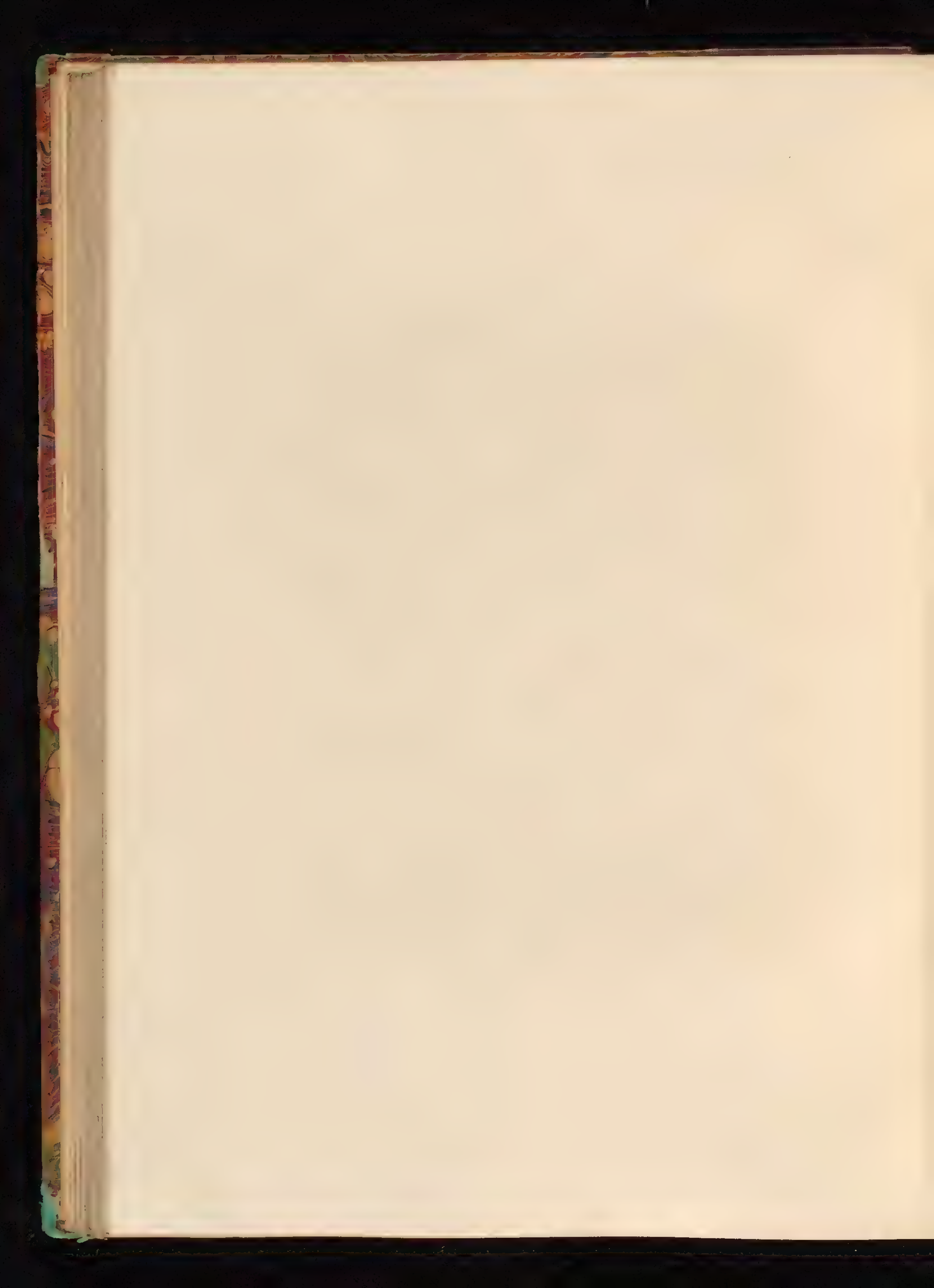





EIVS REG
MVN
SEM
REG
BILLA





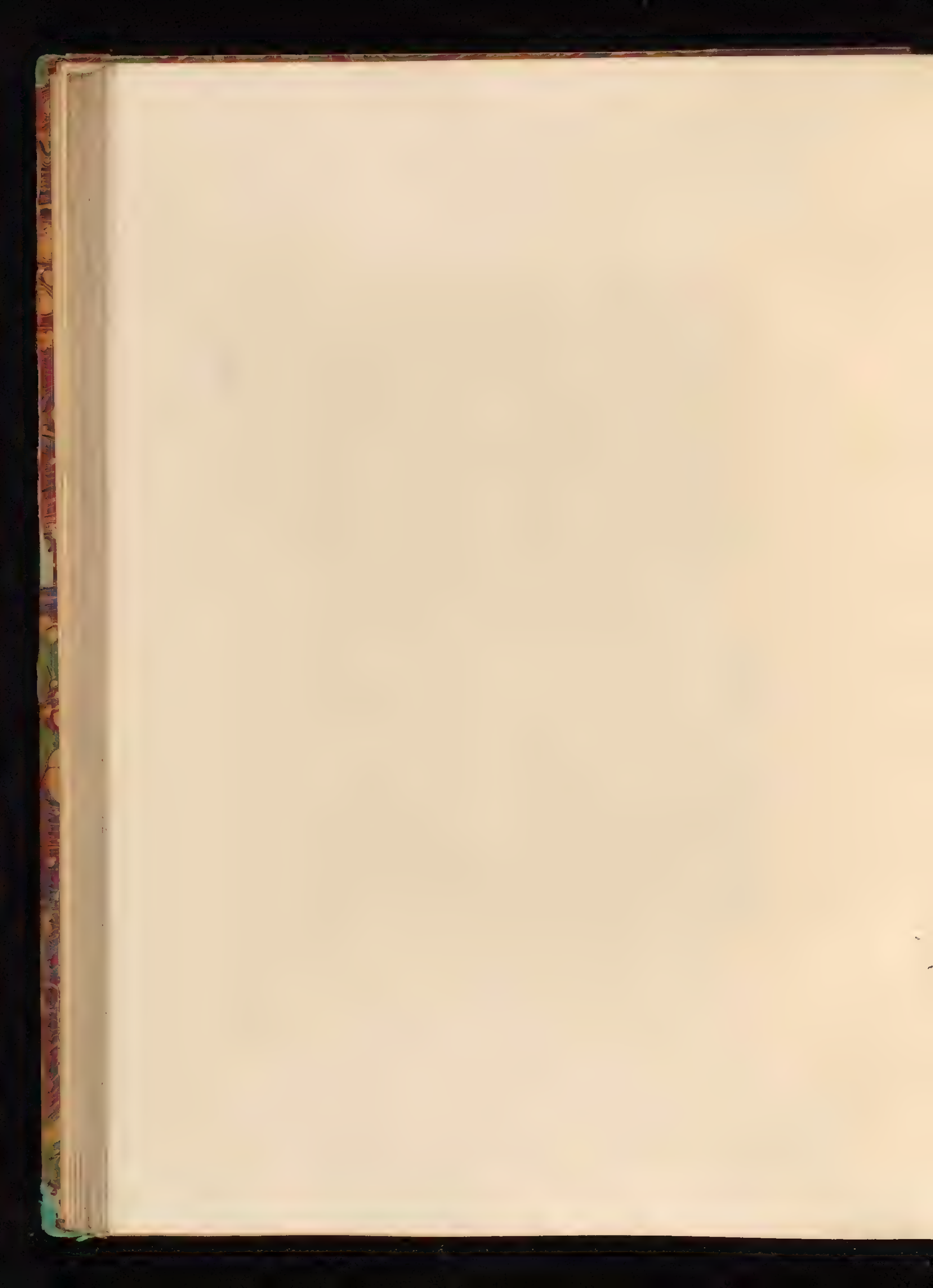






[illegible] SAINT BERNARDIN, SIENNE





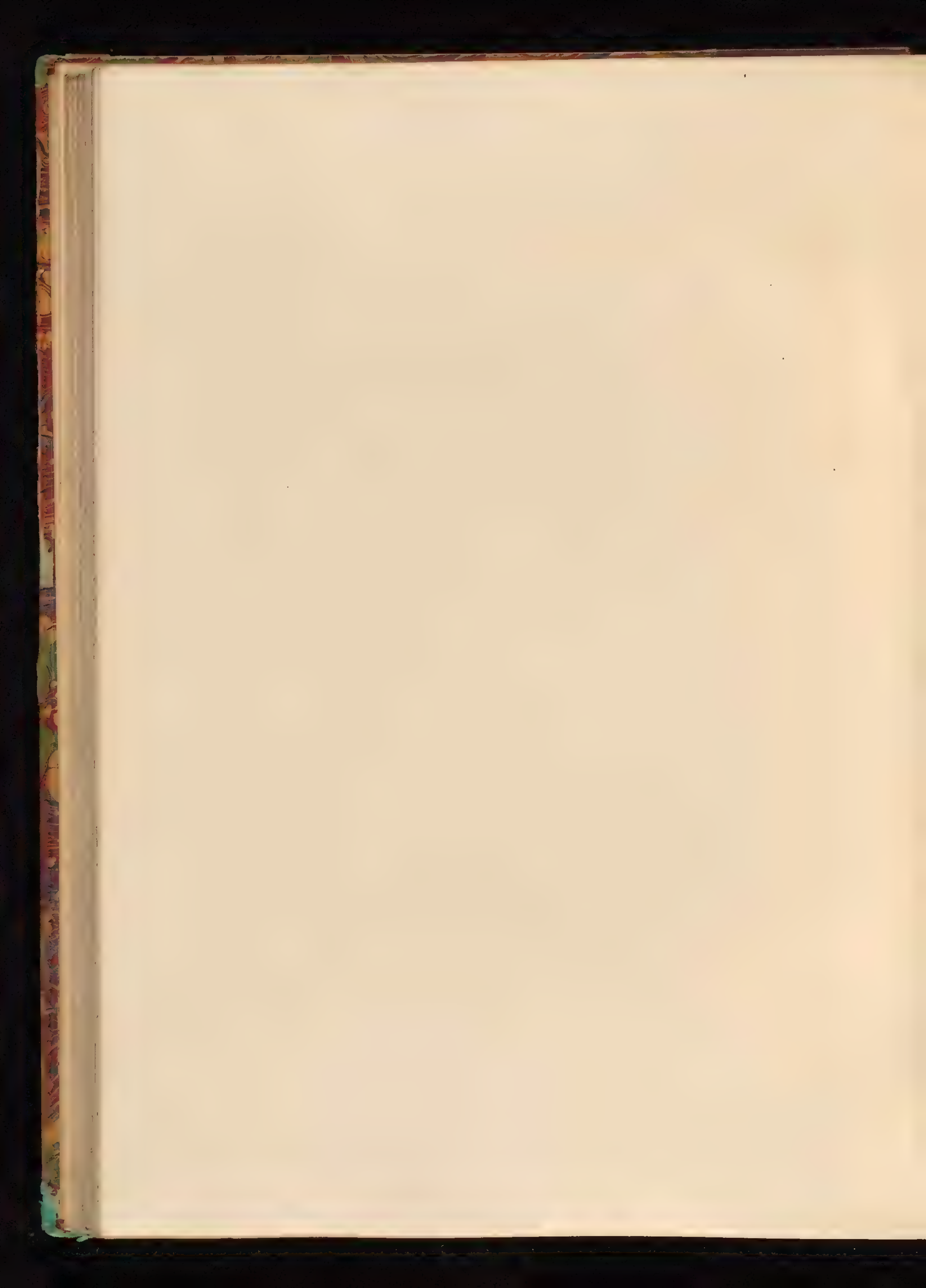


…ICATION … SAINT BERNARDIN DE SIENNE





[illegible] DE SAINT BERNARDIN DE SIENNE




PAT
ER M
ANIF
VI N







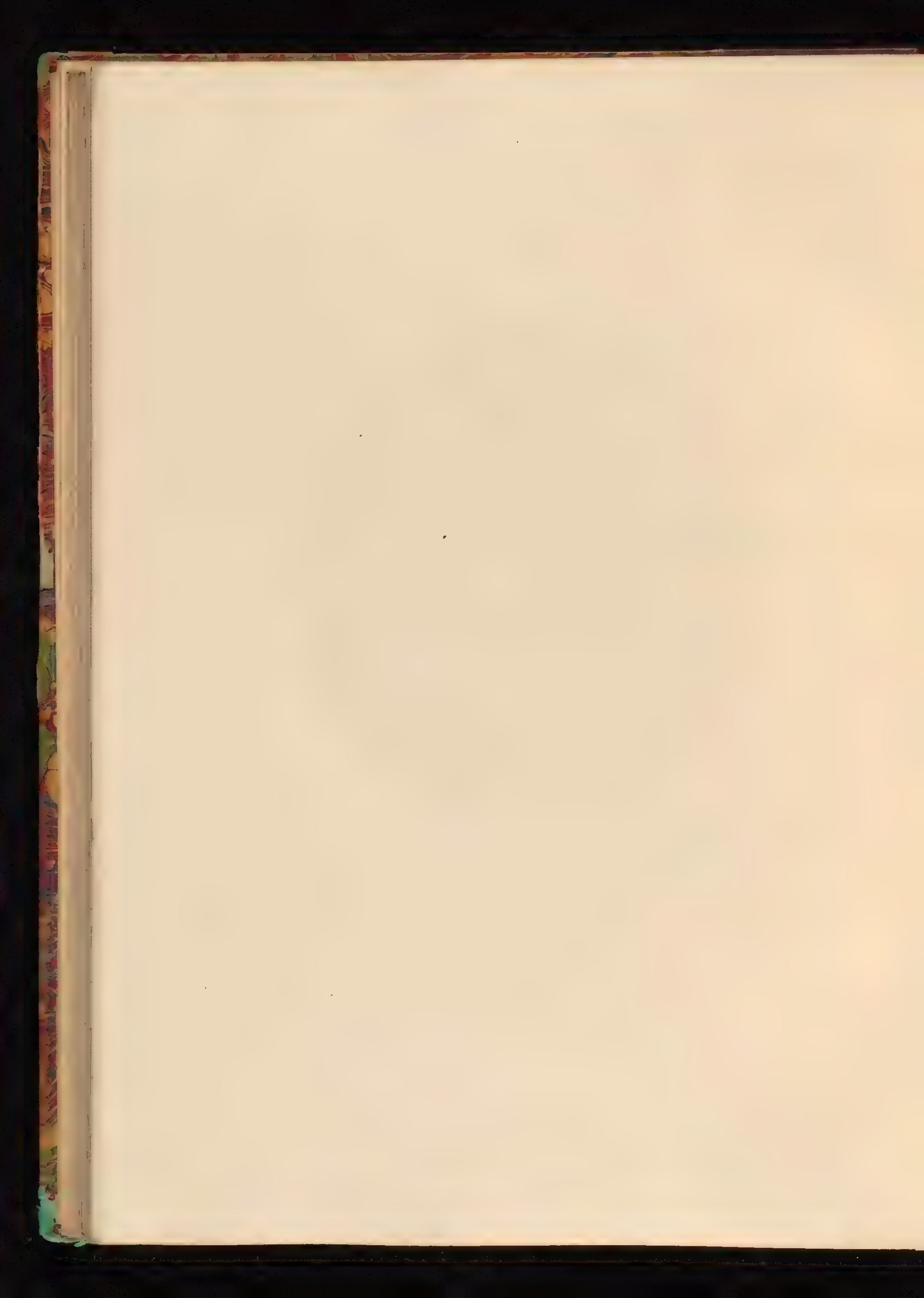
A. . A N . A VIR. C . I . NFAN . U .
















ALNEAS FEDERICO III















[illegible]



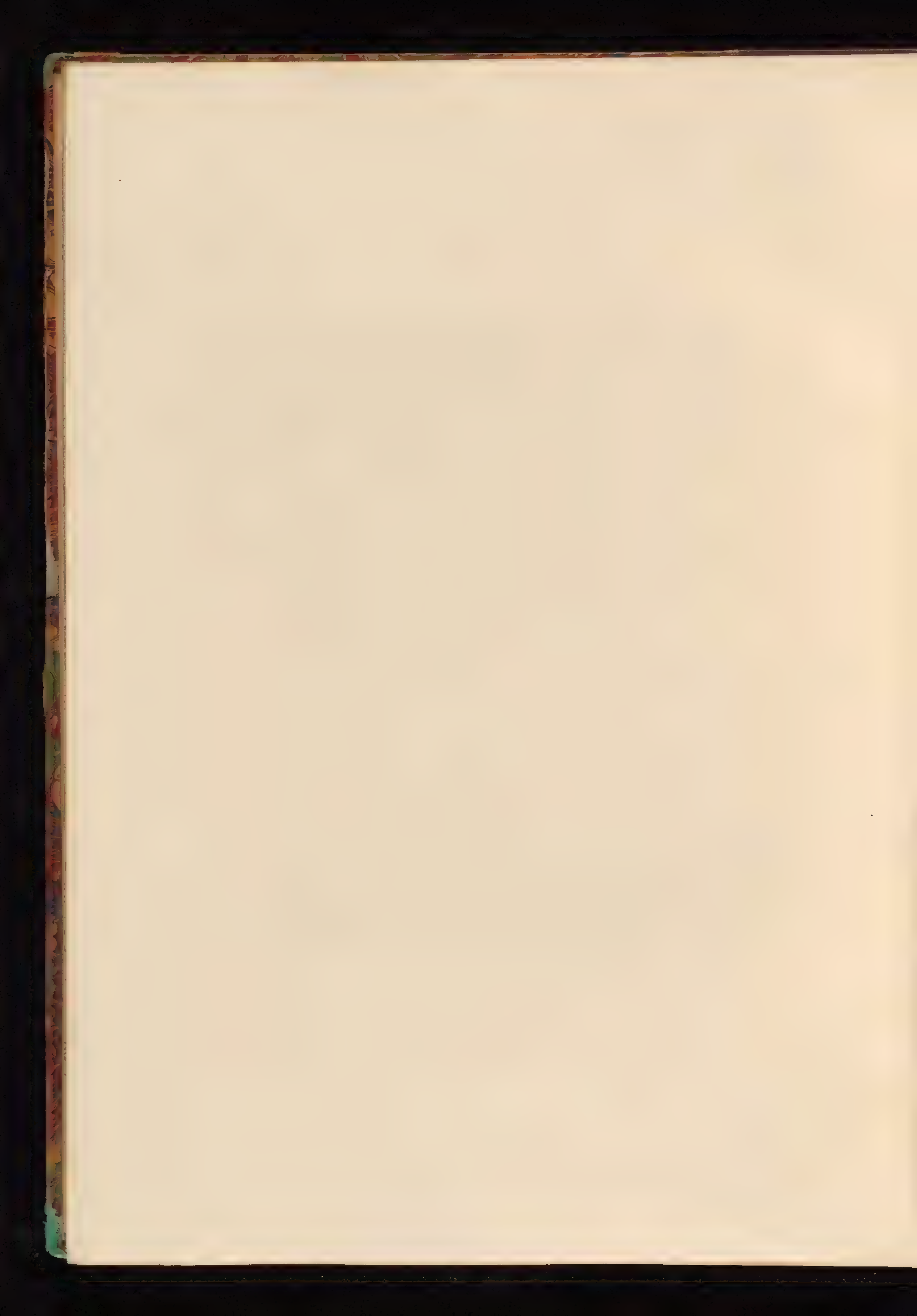


LA FAÇADE DE LA LIBRERIA












IVLIVS·II

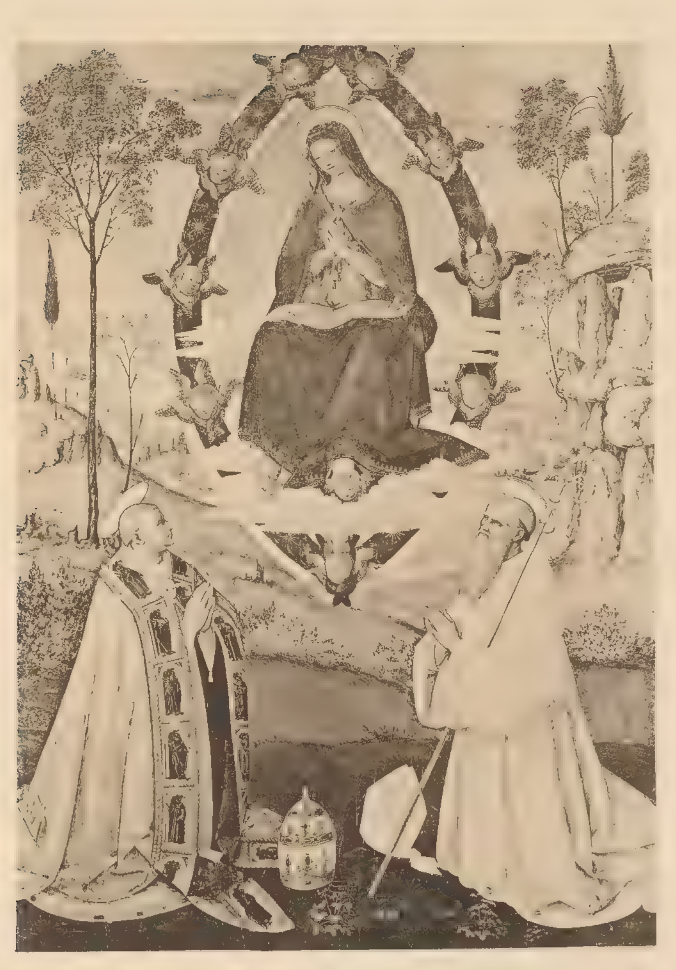

LEAVTE PAS SE TOVT







LA VIERGE AU LIVRE





LA VIERGE DU CARDINAL CIBO
Massa Carrara. La Cathedrale


CERCLE
de l'U.A.

